SUERMANN (Thomas), Albert Schweitzer als « homo politicus »

Berliner Wissenschafts-Verlag, 2012, 572 p.

Jean-Paul Sorg

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1857>

DOI : 10.4000/alsace.1857

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 497-499

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Jean-Paul Sorg, « SUERMANN (Thomas), Albert Schweitzer als « homo politicus » », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1857> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1857>

STEINHAUSER (Norbert), *Bugatti et De Dietrich, 1902-1904*, Association De Dietrich, 2011, 200 p. (extrait de *Ettore Bugatti, l'artisan de Molsheim*, Bugattibook, 2008)

La production historique sur Bugatti est souvent décevante, à cause du manque d'archives, mais aussi parce que la passion du collectionneur ou de l'amateur de belles voitures et la dimension du mythe l'emportent en général sur la volonté d'analyse. Ce nouveau volume publié par l'Association De Dietrich, extrait d'un ouvrage plus important, échappe en partie à ce reproche : ne traite-t-il pas en 200 pages un épisode de deux ans dans la vie d'Ettore Bugatti ? L'auteur dispose en effet des archives de la maison De Dietrich, dont on imagine qu'elles ont été abondamment sollicitées, même s'il n'y est jamais fait référence par aucune note, ce qui est dommage : une démarche scientifique, même discrètement revendiquée, n'est pas incompatible avec la volonté de destiner l'ouvrage à un large public. Celui-ci est en tout cas très sérieusement documenté, comme en témoignent, dès qu'on le feuillette, une importante iconographie et des annexes détaillées sur la production de Reichshoffen et les compétitions. À la lecture, on découvre un corps de texte précis tant sur les circonstances de l'engagement de Bugatti par De Dietrich, sa vie privée, les compétitions, que sur les différents modèles décrits minutieusement dans la partie « Technique », qui prend la suite de la partie « Historique ». Car, malgré tout, un ouvrage sur Bugatti ne ressemble pas, même de loin, à un livre sur Peugeot, Citroën ou Renault : l'exploit sportif ou technique prend nécessairement le pas sur une histoire d'entreprise ou même sur le récit d'une aventure humaine. C'est un genre en soi.

Nicolas Stoskopf

SUERMANN (Thomas), *Albert Schweitzer als « homo politicus »*, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2012, 572 p.

Voilà sur Schweitzer un ouvrage magistral, par la somme des faits recensés et ordonnés, de facture universitaire certes (à la base, en effet, une thèse présentée en 2011 à l'université de Lüneburg), et néanmoins original. Inattendu. Ses biographes disaient toujours jusqu'ici qu'il se gardait soigneusement de toute intervention ou déclaration politique et qu'il n'a rompu son serment de prudente neutralité (vu sa position d'Alsacien sur un territoire colonial français) que vers la fin de sa vie, pour élever sa voix de prix Nobel contre la poursuite des expérimentations d'armes nucléaires qui jalonnaient la guerre froide. *Paix ou guerre atomique* (1958). Il ne put alors faire autrement que prendre ses responsabilités d'homme public. Nobel oblige – et sa conscience morale, sa raison, l'obligeait.

Le grand intérêt du livre de Thomas Suermann, c'est d'élever si haut la notion de politique qu'elle en éclaire toute la vie de Schweitzer, et pas seulement son combat contre la fabrication des armes atomiques. Du coup,

ce livre est moins un essai théorique (sauf dans ses deux dernières parties, qui s'interrogent sur la condition politique en général) qu'une biographie – un récit – qui balaye les grands moments de l'existence de Schweitzer confrontée à l'histoire de son temps, en Europe et en Afrique. L'auteur ne retient pas la division habituelle : avant l'arrivée à Lambaréné (comme une sorte de préhistoire) et après. Il observe d'abord qu'être né en 1875 dans une Alsace allemande, qui sort juste d'une guerre qui a changé son appartenance nationale, et avoir de la parenté (deux oncles, deux tantes, des cousins et cousines) à Paris, c'est une situation éminemment politique qui enflamme. Sa mère, femme et fille de pasteur, lisait « avec passion » les journaux, allemands et français, et vibrerait pour le capitaine Dreyfus.

Lui-même se tiendra toujours très informé des affaires politiques les plus complexes, les plus tordues, de son temps, et se montrera fin analyste de la « logique politique », plus puissante que les intentions des acteurs, que leur volonté et que la morale. Il dénoncera explicitement les pratiques de la *Realpolitik* nationale, mais en la comprenant de l'intérieur, en réaliste lui-même, comme une sorte de fatalité qui entraînera la civilisation vers son effondrement. La guerre qui éclate en 1914 en apporte la tragique démonstration. Il répétera qu'elle n'a pas été la cause du déclin (*Verfall*, décomposition), mais un effet, l'éclatement d'une maladie qui couvait dans les grandes nations européennes depuis des décennies.

Le mal politique profond se résumait pour lui dans ce qu'il appelait « le principe national » et qui lui apparaissait comme une pathologie de la civilisation. Se trouvant en 1915 au repos forcé, citoyen allemand sous surveillance militaire au Gabon, il écrira un essai de « *Kulturphilosophie* », en fait philosophico-politique (pourrions-nous traduire), qui contient une véritable (et première dans l'histoire?) psychopathologie du nationalisme. (Il sera recueilli en 2005 dans les œuvres posthumes, chez C. H. Beck, Munich, sous le titre qu'il avait indiqué, *Wir Epigonen*.)

Sa décision en 1905 de s'engager comme médecin sur une station de la Société des missions de Paris, en territoire colonial français, était un défi consciemment politique. Il voulait comme Alsacien, homme de deux cultures, donner l'exemple d'une action qui transcendait les oppositions nationales et devait préfigurer ainsi un ordre politique (civilisationnel) nouveau, proprement postnational. L'idée d'une « politique de civilisation », qu'Edgar Morin lança en 1997, Schweitzer en est un précurseur méconnu.

Il suivit avec angoisse la deuxième « crise marocaine » en juillet 1911, il percevait « la folie des grandeurs » qui agissait les deux camps, l'Allemagne de Guillaume II et la France de la III^e République, il craignait que le conflit ne finisse provisoirement par un marchandage qui accorderait à la France l'extension de son protectorat sur le Maroc, en échange de quoi la partie du Congo qui comprenait le bassin de l'Ogooué (avec la région

de Lambaréné) reviendrait à l'Allemagne. À son amie Hélène Bresslau qui s'en réjouirait plutôt : « Ne voyez-vous donc pas que c'en serait fait alors du caractère binational de l'œuvre que nous voulons créer là-bas ? » (Lettre à Hélène, datée du 28 août 1911, volume 3 de la *Correspondance 1901 – 1912*, éd. J. Do Bentzinger, Colmar 2011).

Après un court temps d'espérance, ayant publié en 1923 dans *Kultur und Ethik* un exposé philosophique de son humanisme du respect pour la vie, qui devait contribuer à « reconstruire la civilisation », il vécut l'échec politique des années trente, en profondeur un échec spirituel. Dans le discours qu'il prononça le 22 mars 1932 à Francfort, lors de la célébration du 100^e anniversaire de la mort de Goethe, il adjurait ses contemporains : « Restez humains en vous-mêmes, en votre âme et conscience. Ne devenez pas des choses, des choses humaines qui se plient à la volonté des masses et battent des pieds et des mains à leur mesure ! » Une fois Hitler au pouvoir, il ne se rendra plus en Allemagne avant 1949, où il sera reçu par le premier président de la *Bundesrepublik*, Theodor Heuss, qui était un vieil ami du temps de Strasbourg (il y avait célébré son mariage avec Elly Knapp en 1908).

La présentation de Schweitzer comme « homo politicus », qui pouvait passer pour un paradoxe, se révèle donc des plus pertinentes. Il aurait voulu transcender la politique, il en ressentait le besoin et on pourra estimer qu'il a réussi cette transcendance par une action humanitaire de longue haleine qui incarnait son éthique ; néanmoins, comme c'est le cas pour tout homme à vrai dire, sa vie a été pénétrée de bout en bout par « le » politique (employons le masculin), car selon la définition fondatrice d'Aristote l'être humain n'est pas seulement un « animal politique » par nature, mais dans sa liberté, ainsi que Suermann le souligne, il est un citoyen, un « citoyen du monde », ce que Schweitzer fut délibérément, volontairement, par ce sens de la responsabilité sans frontières qui fraya son destin.

Jean-Paul Sorg

Arts et techniques

Collectif, *Jacques Gruber et l'Art nouveau. Un parcours décoratif*, Gallimard, Musée de l'École de Nancy, 2011, 238 p.

Depuis 1999, année au cours de laquelle se multiplièrent à Nancy expositions, publications, colloques etc., l'Art nouveau lorrain bénéficie d'un regain d'intérêt. Grâce à Valérie Thomas, conservatrice du Musée de l'École de Nancy, plusieurs expositions se sont succédé depuis lors pour mettre en lumière des figures moins célèbres que celles d'Emile Gallé, Victor Prouvé ou Louis Majorelle, qui avaient concentrées presque